

Galina Soloviova

Histoires de livres à la mode de Russie

[...] La Russie, qui passait pour « le pays du monde où on lit le plus » a perdu depuis longtemps, hélas, ce statut mythique. Selon les statistiques établies par la société d'études NOP World, un des meilleurs observatoires mondiaux du marché du livre, les premiers lecteurs du monde sont aujourd'hui les Indiens (10,7 heures de lecture hebdomadaire). Les Russes n'arrivent qu'à la septième place et, avec 7,1 heures par semaine, ne dépassent la moyenne mondiale que de 36 minutes.

Paradoxe : on sort de plus en plus de livres en Russie. Après l'effondrement du milieu des années 1990, les tirages sont remontés au niveau d'il y a quarante ans. Et pourtant, on lit de moins en moins. Selon la revue *Knijny business* [marché de l'édition], le nombre des lecteurs a diminué d'un quart en dix ans, celui des acheteurs de livres d'un tiers. Une étude récente du Centre Iouri Levada¹ confirme que 52 % de nos concitoyens n'achètent jamais de livres, et que plus d'un tiers n'en lit jamais, serait-ce l'almanach des jardins ou le « Soignez-vous vous-même par le marc de café » !

Et il ne s'agit pas de démographie : la demande en littérature enfantine n'a pratiquement pas baissé. Il faut bien conclure que presque 100 millions de Russes adultes préfèrent mettre leur argent ailleurs. Mais peut-être les livres sont-ils trop chers ? Même pas : un volume coûte, en Russie, environ 3 euros, contre 10 ou 15 en Occident. De plus, on ne s'arrache pas non plus les livres dans les bibliothèques. Non, les priorités sont autres. On se ruine pour un écran plat, mais on hésite à donner 200 roubles pour un livre.

1. Centre pour l'étude de l'opinion publique russe, fondé il y a une vingtaine d'années par le sociologue Iouri Levada. [NdT]

Pourtant, le marché du livre croît d'année en année et le prix des livres augmente. La Fédération de Russie est depuis deux ans au nombre des cinq pays leaders en matière d'édition (avec les USA, la Chine, le Japon et l'Allemagne). En 2005, le chiffre des titres publiés s'élevait à plus de 95 000, et les tirages excédaient 800 millions d'exemplaires. On tire son chapeau aux entêtés qui résistent à la tendance et continuent à lire.

Mais ne nous réjouissons pas trop vite. Que lit-on, en Russie, en ce début de troisième millénaire ?

Examinons les données fournies par la Chambre du Livre de Russie² : en 2004, si on met de côté la production à des fins pédagogiques, on constate la prédominance indubitable de la littérature policière ou équivalente. Polars, aventure, fantastique, mystère, littérature sentimentale cumulent 115 millions d'exemplaires pour 6 888 titres, soit quatre fois plus que les classiques et la prose, le théâtre et la poésie contemporaines³.

Autre paradoxe du marché de l'édition russe : son chauvinisme. Le lecteur plébiscite la production maison. Partout ailleurs dans le monde, on lit les polars américains. Ici, on préfère ceux qui sont bien de chez nous, soit qu'on aime mieux gratter ses propres plaies, soit qu'on répugne à se casser la tête avec des réalités et des noms étrangers. Du coup, les produits locaux se taillent la meilleure part : plus de 1 000 titres nouveaux pour le polar russe l'an passé, écoulés en 5 ou 6 mois. De plus, on constate une nette séparation des sexes : les hommes préfèrent la littérature de guerre et la « fantasy », les femmes, le polar féminin et les romans roses (écoulés en 9 semaines).

Le roman d'aventures historiques est visiblement en déclin. Mais que nos patriotes se rassurent : les best-sellers du hit-parade occidental qui, aux USA ou en Europe, sont diffusés à des dizaines de millions d'exemplaires peinent à épuiser ici un unique tirage. Il y a quelques exceptions : J. K. Rowling, Dan Brown... Les Booker prize et autres Goncourt sont, ici, de parfaits inconnus. Les Nobel ne sont pas à meilleure enseigne. Et les récompenses locales ne font guère monter les ventes. Un exemple : le livre *Le Sexe et l'effroi* de Pascal Quignard (Prix Goncourt 2002 pour *Les Ombres errantes*), désigné en Russie comme « Meilleur livre de l'année 2005 », ne trouve, dans toute la Russie, et malgré son titre vendeur, que 100 lecteurs par mois ! Les livres d'Éric-Emmanuel Schmitt, qui sont en France et en Allemagne des best-sellers, se

2. Organisme fondé en 1917 qui se charge d'enregistrer les livres publiés en URSS, aujourd'hui en Fédération de Russie, et de les doter d'un numéro ISBN. [NDT]

3. Il existe en russe, pour désigner cette littérature de grande consommation, le terme « tchtivo » (ce qui se lit), par analogie, peut-être, avec « pivo » (la bière, ce qui se boit). [NDT]

sont vendus ici en deux ans à 15 000 exemplaires, pas plus. Tous les éditeurs russes ont connu ces déconvenues. Il ne peut y avoir en Russie aucune certitude que tel livre « marchera ». Les éditeurs sont obligés de prendre des risques, d'autant plus difficiles à assumer que le coût du papier et de la fabrication est aujourd'hui très élevé.

Cette situation, à vrai dire, n'est pas neuve. Qui, en rentrant du travail, prend en main un volume de Montaigne ? La littérature de divertissement est aussi ancienne que Gutenberg. Et on a tort de penser qu'au temps de Pouchkine, c'est Pouchkine qu'on lisait. Le best-seller de l'époque n'était pas *Eugène Onéguine*, mais le roman d'aventures de Faldeï Boulgarine, *Ivan Vyjiguine* qui, sorti en 1828, eut trois tirages coup sur coup, et fut traduit en français, en italien, en allemand, en anglais, en tchèque, en lituanien et en polonais. Quant au chef-d'œuvre de Pouchkine, il parut à 1 200 exemplaires, ce qui ne permit pas vraiment à son auteur d'éponger ses célèbres dettes.

Faut-il s'étonner que nos contemporains, longtemps maintenus dans l'état pédagogique-idéologique soviétique, se jettent aujourd'hui sur les misérables trésors des kiosques de presse ? Y a-t-il le moindre espoir qu'ils trouvent un jour le chemin de la vraie littérature ? Hélas, le livre, aujourd'hui, a perdu, comme jamais auparavant, le haut statut dont l'avait revêtu la Bible. Il n'est plus qu'une source d'information entre beaucoup d'autres, un objet de loisir de seconde zone, un ersatz de vie intérieure. Un produit de consommation pareil à un hamburger ou une barre Snickers. « Je voudrais deux litburgers et ce Snickbook rose là-bas ». Voilà ce que consomment 23 Russes sur 100. Au pays de Pouchkine, de Tolstoï et de Dostoïevski, on se repaît de... Daria Dontsova⁴ ! Viennent ensuite Ioulia Chilova (*Rencontres sur Internet*), Oustinova, Poliakova, Bouchkov, Vilmont, Oksana Robski. Dans le peloton de tête on trouve... Nikolai Gogol. Mais il doit avoir eu recours à la magie noire. [...]

La Russie, aujourd'hui, compte près de 6 000 éditeurs « véritables », c'est-à-dire qui sortent au moins quelques livres dans l'année. Des licences d'édition, il s'en accorde près de 15 000 par an. Avant 1992, année-charnière, le chiffre n'atteignait pas un tiers du total actuel. Les plus grosses maisons d'édition ont été fondées après la loi de libéralisation du marché du livre. Les anciens géants ont disparu, sauf peut-être Prosvechtchenié, qui continue d'éditer les manuels pour les écoles du secteur public.

Le début des années 1990 fut l'âge d'or de l'édition. Le contrôle étatique s'était affaibli sans que disparaissent les aides à la fabrication, les imprimeurs n'osaient pas encore augmenter leurs tarifs, le réseau de distribution officiel

4. Auteur fécond de romans policiers pour grand public. [NdT]

fonctionnait toujours et les lecteurs avides de nouveautés pillaient les rayons. Jusqu'à 700 % de rentabilité ! Les « nouveaux éditeurs », futurs requins du secteur, se recrutent parmi les jeunes fous de lecture que la nécessité avait poussés vers des études techniques. Ils apprennent leur nouveau métier en autodidactes, sur le tas, sans rien connaître aux subtilités du capitalisme. Tout se faisait au flair et au coup de cœur : « Tiens, j'ai remarqué que je n'ai pas de Pascal à la maison. On édite ? » – « Excellente idée ! Et moi, j'ai depuis longtemps envie de Bradbury » – « Pas de problème ! On le sort à 50 000 ex. pour commencer ? »

Du coup, d'excellents livres sont apparus sur le marché. Puis les temps ont changé. Les passionnés qui avaient survécu au krach de 1998 se sont professionnalisés, ont commencé à explorer la demande et à y répondre. La littérature de masse, le « tchtivo », a fait son apparition.

Le bon livre, aujourd'hui, c'est celui qui est tiré à 50 000 ou 100 000 exemplaires, écoulé en deux ou trois mois, six au maximum. Le bon auteur est celui qui sait produire de tels livres. La littérature dite « sérieuse » a, elle aussi, sa valeur, mais moindre : les tirages sont faibles, le livre reste trop longtemps en magasin et occupe trop de place dans l'entrepôt. « À moins de 5 000 exemplaires, un livre n'est pratiquement pas rentable », dit Oleg Novikov, directeur des éditions Eksmo.

Rien d'étonnant si l'éditeur lorgne du côté du pouvoir : son business est l'un des plus centralisés qui soient. 61 % des maisons d'édition sont basées au royaume de Loujkov⁵, 75 % des ventes y ont lieu. Plus on va vers l'est, plus le réseau perd en densité : dans l'Oural, la production tombe à 5 %, dans la Sibérie du nord et de l'est, on le sait, c'est la nuit.

Les requins de l'édition sont moscovites. À Saint-Petersbourg, seule la maison Azbooka parvient, en partie grâce à sa série bon marché « Azbooka-classiques », à se hisser au troisième rang du hit-parade. Mais elle est largement dépassée par les moscovites Eksmo et AST qui, à elles deux, avec leurs annexes, presse, imprimerie, librairie, papeterie, jeux de société, monopolisent plus de 20 % de la production totale.

Eksmo publie 80 % des policiers, 40 % de la « fantasy », 20 % du contemporain (Dontsova, Marinina, Oustinova, Oulitskaïa, Pelevine, Petrouchevskaïa).

AST est une gigantesque entreprise, un livre russe sur cinq, 800 sorties par mois. C'est Akounine, Veller, Dachkova, Loukianenko, les frères Strougatski, Dan Brown.

5. C'est-à-dire à Moscou, dont Loujkov est le maire. [NdT]

Suivent Prosvetchtchenié et Drofa (respectivement 9 et 8 % de parts de marché), éditeurs de manuels éducatifs. Puis Flamingo, Olma Press, Rosmen (*Harry Potter* !), Radouga, Ripol-classic. Aujourd'hui, explique le directeur de la grande librairie moscovite Biblio-Globus, dix maisons d'édition se partagent le marché. Elles se constituent en holdings, s'emparent des secteurs de la distribution et de la fabrication.

Les petits éditeurs survivent comme ils peuvent, réduisant les tirages, faisant appel à des sponsors et à des aides, publiant à compte d'auteur. Les lecteurs de textes « sérieux » sont grandement reconnaissants au « programme Pouchkine » de l'Ambassade de France, à son équivalent allemand (« Schagi »⁶), qui se concentre sur la publication de prose. C'est grâce à l'aide financière des Ministères de la culture et des Affaires étrangères des pays occidentaux que le public russe a accès, en traduction, à la littérature contemporaine et aux ouvrages fondamentaux qui s'écrivent à l'ouest. Certains éditeurs prospères (Amfora, Inostranka, Azbooka) financent les œuvres de qualité grâce au produit de la littérature de masse. Depuis longtemps, Limbus-Press, Tekst, NLO, Ad marginem ne publient que des livres sérieux.

Paradoxalement, les « grandes » maisons, dans leur recherche d'auteurs nouveaux, utilisent comme vivier les petites, plus mobiles et plus proches du lectorat, mais presque exsangues et incapables financièrement de promouvoir de nouveaux noms. « Il n'y a pas d'argent pour la littérature intelligente », constate mélancoliquement Irina Prokhorova, directrice des éditions NLO. Et Igor Slavkine, de Aletheia redit que, pour un livre un peu « élitiste », sur un tirage de 1 000, on arrive à écouler 500 exemplaires tandis que le reste moisit en réserve. En 2005, un tiers de livres publiés l'ont été à 500 exemplaires, un autre tiers à moins de 5 000, et ces livres, personne ne les a vus, puisqu'ils ne se vendent pas dans les kiosques.

Ce processus de concentration et de verticalisation de l'édition ne cesse de s'affirmer, ce qui menace de disparition les petites maisons indépendantes. « Les faillites se sont multipliées en 2006 », constate Olga Nikoulina, présidente du Syndicat des éditeurs et des diffuseurs.

Ce processus n'est pas particulier à la Russie, mais il prend chez nous des proportions gigantesques.

6. C'est la Fondation S. Fischer (S. Fischer Stiftung, Berlin) qui porte le projet, projet soutenu par diverses instances et institutions allemandes, autrichiennes et suisses. Merci à Jürgen Ritte, qui a recherché les références du projet « Schagi ». [NdT]

Une des causes en est l'absence de programme gouvernemental de promotion de la lecture et d'aide à la publication. En France et en Allemagne fonctionne un système de prix unique du livre compensé par une aide de l'État aux libraires. Dans la Communauté européenne, la TVA sur le livre est fixée à 5 %. Et en Grande-Bretagne, le livre est vendu hors taxe.

Dans la Fédération de Russie, le système est tel que 80 ou 90 % de la production n'arrive pas jusqu'au lecteur. En province, il n'y a quasiment pas de grandes librairies et seulement quelques moyennes. La raison ? Les bénéfices résultant de la vente des livres sont sans commune mesure avec ceux de la vente de l'alcool ou de l'électronique à usage familial. Dans le budget d'une librairie, le loyer représente 40 % des dépenses. Si on y ajoute la hausse du coût du livre, rien d'étonnant que les librairies soient en déficit. Les livres, dans les régions éloignées, sont ceux qu'on trouve dans les kiosques, c'est-à-dire 4 ou 5 000 titres sur 100 000 publiés. Quant aux bibliothèques, il ne faut pas trop compter sur elles : un chef-lieu de district sur trois n'en possède pas. Et quand il y en a une, elle voit s'amincir d'année en année son fonds de livres de bonne qualité, supplanté par la littérature de gare.

Il ne reste en Russie que 2 500 librairies, c'est-à-dire une pour 50 000 personnes. Il en faudrait le double pour satisfaire la demande. Il existe des villes de 100 000 habitants qui ne possèdent que quelques kiosques, ou des magasins où on vend à la fois des livres, des chaussures et de la lessive. Bien entendu, on n'y trouve que du « tchtivo ». Par comparaison : en Europe, il existe une librairie pour 10 000 lecteurs potentiels et, dans les villes universitaires, en Allemagne par exemple, le réseau est encore plus dense.

Bien plus : en Europe, on peut sans difficulté commander pratiquement n'importe quel livre édité dans la C.E. Le réseau des FNAC en France, de Hugendbel en Allemagne, irrigue la plupart des villes de moyenne importance. Ces magasins disposent de catalogues électroniques, de lieux de vente confortables. Il faut y ajouter la vente sur Internet, où chacun peut mettre son livre en vente, quel que soit le tirage, et où le client reçoit généralement sa commande dans les meilleurs délais, parfois en port gratuit.

Tout cela contribue à faire de l'Europe un espace unique de diffusion du livre, aux plans économique et culturel. En Russie, rien de semblable : la province ne reçoit pas les bons livres édités dans les capitales, et la production éditoriale de province ne va pas jusqu'à Moscou et Saint-Petersbourg. Le prix du livre varie du simple au double en fonction du lieu et du mode de vente.

Il est pratiquement impossible de commander un livre, sauf peut-être les manuels en nombre. Le coût du transport est plus élevé que le prix du livre lui-même, et l'envoi met des semaines à arriver à destination. C'est pourquoi ni « Ozon.ru »⁷, ni les autres sites de vente ne sauvent de la disette les lecteurs de province.

Et pourtant, l'année 2007 a été déclarée « Année du livre » en Russie. Il y aura des salons et des foires, où voisineront le livre et la bière. Il y aura des invités de prestige. Houellebecq ira de son intervention. Nous lirons. Mais que lirons-nous ? Ce n'est pas nous qui le déciderons.

Les catastrophes culturelles, à la différence des naturelles, s'avancent masquées. Mais elles sont irréversibles. Si l'État russe ne se décide pas au plus vite à soutenir les livres de qualité, nous serons engloutis par un *tsunami* de *fast-food* imprimé. Et un beau matin nous nous réveillerons dans un tout autre pays que le nôtre.

Traduit du russe par Hélène Henry

Galina Soloviova est directrice des collections de littérature étrangère aux éditions Azbooka, Saint-Petersbourg.

L'article dont nous reproduisons ici de larges extraits a été publié en novembre 2006 dans l'hebdomadaire en ligne Delo à Saint-Petersbourg⁸.

7. Principale librairie sur Internet de Russie.

8. Selon Galina Soloviova, les tendances décrites dans cet article, qui date de la fin de l'année 2006, n'ont fait depuis que se préciser, se confirmer et se renforcer. [NdT]